

SI J'ÉTAIS RICHE!

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR



MM. CH. POTIER et GUÉNÉE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 6 JUILLET 1856.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

BERNARD, employé de Rimbert.......*	MM. ÉMILE VILTARD.	FRANÇOIS, domestique de Rimbert......	M. MARKAIS.
RIMBERT, chef de fabrique............	PATONELLE.	AUGUSTINE, fille de Bernard.	Mmes AGNÈS.
GUSTAVE, employé de Rimbert........	CALVIN.	PALMYRE, sœur de Bernard...........	HOLBÉ.

La scène se passe dans une fabrique chez Rimbert.

La mise en scène et les indications sont prises de la gauche du public. — Tous les changements sont indiqués par des renvois.

* Le rôle de Bernard est spécialement de l'emploi de Bouffe.

Une petite salle ; au premier plan, à droite, un bureau ; au second, idem, une fenêtre ; au fond, une porte ; au second plan de droite, une cheminée, et dessus une glace ; au premier, idem, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS, PALMYRE.

PALMYRE, entrant avec un livre qu'elle pose sur la table de droite.

Monsieur Rimbert n'est pas encore à son bureau!

FRANÇOIS, rangeant le bureau.

Il fait la grasse matinée... Quand on est riche, on a le droit de flâner dans son dodo.

PALMYRE.

François, si mon frère Bernard était là, il vous dirait d'avoir de l'indulgence pour votre prochain.

FRANÇOIS.

Quand le prochain a quarante mille livres de rentes, on peut dire sur lui sa façon de penser ; mais monsieur Bernard est trop bon, il trouve tout le monde excellent.

PALMYRE.

Ah! si mon frère était à la place de monsieur Rimbert, il n'agirait pas comme ça.

FRANÇOIS.

Oh! Dieu de Dieu! non, par exemple.

PALMYRE.

Mais il a peur.

FRANÇOIS.

Oui, il ose à peine lui parler ; c'est au point que je lui ai proposé de toucher deux mots pour lui du mariage de mademoiselle Augustine, sa fille, mais il n'a pas voulu.

PALMYRE.

Et il a eu raison, car tu n'es pas le favori du maître de la maison.

FRANÇOIS.

Oh! c'est qu'il ne me fait pas peur, à moi, je ne suis pas un flatteur, moi, je dis tout haut ma façon de penser, moi... je ne crains pas les richards, moi... mais pour l'homme de famille.

l'homme de cœur, le bon Bernard, enfin, comme toute la fabrique l'appelle, je l'adore, je le vénère... Oh! s'il avait la fortune de ce grigou de Rimbert.

PALMYRE.

Prenez garde, s'il vous entendait.

FRANÇOIS.

Je m'en fiche! A bas les grigous! Au fait, pourquoi ce digne Bernard n'a-t-il pas hérité des quarante mille livres de rentes, au lieu que ce soit l'autre.

PALMYRE.

Parce que monsieur Deversy, leur ancien patron d'abord, ensuite leur associé, les a légués à monsieur Rimbert en mourant, et qu'il n'a rien laissé à mon frère.

FRANÇOIS.

Mais c'est très-mal de la part du défunt.

PALMYRE.

D'autant plus mal qu'il a gagné son opulence par leur travail mutuel. Avoir oublié dans ses dernieres volontes mon frère, qui est père de famille, connu pour son bon cœur, son heureux caractère, et cela pour donner tout à un être qui est seul au monde, qui est froid, réservé!

FRANÇOIS.

Un cancre! un ours! quoi.

SCÈNE II.

FRANÇOIS, AUGUSTINE, PALMYRE.

AUGUSTINE, entrant par le fond.

Eh bien! ma bonne tante, avez-vous tout arrangé avec mon père?... se décidera-t-il à parler de mon mariage à monsieur Rimbert?

FRANÇOIS.

Ah! bien, oui!

PALMYRE.

Ma chère nièce, tu ne dois pas compter sur ton père pour cela; mais je ne t'abandonnerai pas.

AUGUSTINE.

Vrai! ma tante?

FRANÇOIS.

Ni moi non plus, allez!

PALMYRE.

Et je crois qu'il faut attaquer aujourd'hui même cette terrible citadelle.

FRANÇOIS.

Ça va! je me mets de la partie.

AUGUSTINE.

Ah! si mon père était le maître de cette grande fortune! que de bonheur pour nous!

FRANÇOIS.

Comme je me reposerais, je me gobergerais, alors.

PALMYRE.

Oui, mais il ne l'est pas! il ne faut donc pas y songer.. c'est monsieur Rimbert qui est l'arbitre de notre sort à tous aujourd'hui... sachons nous résigner.

AUGUSTINE.

Vous n'aimez pas monsieur Rimbert?

PALMYRE *.

Je ne l'aime pas... je le déteste, parce que je le désirerais bon, aimable. (Elle va au bureau et place les livres.)

AUGUSTINE.

Voici monsieur Rimbert!

FRANÇOIS.

En compagnie de monsieur Gustave... ça ne vous déplaît pas, Mademoiselle?

SCÈNE III.

RIMBERT, GUSTAVE, PALMYRE, AUGUSTINE.

RIMBERT, entre suivi de Gustave; il feuillette des papiers **.

Encore des retards dans les paiements de mes fermages... Dites donc, Gustave, vous ferez prendre des informations sur la position de Bruno et de Fanottin; si elle n'est pas intéressante, faites-les poursuivre avec rigueur.

FRANÇOIS, à part.

Ce n'est pas le bon Bernard qui parlerait comme ça.

GUSTAVE.

Monsieur Rimbert, vous me donnez là une commission pénible.

RIMBERT.

En vous priant de prendre des informations sur mes fermiers?

GUSTAVE.

Non, Monsieur, mais en me chargeant de mesures sévères....

RIMBERT.

Si les renseignements sont bons, ils n'ont rien à craindre; s'ils sont mauvais... je ne suis que juste. Je ne sache pas qu'il y ait de richesse qui tienne contre le désordre, et c'en est un de laisser des fermages s'amasser de manière à les rendre ensuite impossibles à être payés... de la fermeté, de la justice!... je m'en rapporte à vous. (Il pose les papiers sur le bureau.)

GUSTAVE.

J'exécuterai vos ordres, Monsieur... mais... je...

RIMBERT.

Voyons!... qu'avez-vous encore à me dire?... parlez... est-ce que je vous fais peur?... suis-je donc si terrible?...

AUGUSTINE ET GUSTAVE.

C'est que le respect...

PALMYRE, se levant.

La vénération...

RIMBERT.

Je ne demande pas mieux que l'on me respecte, que l'on me vénère même.

Air : *l'Anonyme.*

Je suis flatté de votre déférence,
Chacun ici témoigne à mon aspect
Son dévouement et son obéissance,
Je vous sais gré surtout de ce respect.

PALMYRE.

De nous, voyons, parlez avec franchise,
Qu'exigez-vous de plus encor?

RIMBERT.

Parbleu!
Mais je voudrais, s'il faut que je le dise,
Tout simplement que l'on m'aimât un peu.
(Mouvement de tous. Rimbert va s'asseoir au bureau.)

Et vous m'aimez tous avec une modération... eh! mon Dieu! c'est peut-être ma faute, je ne sais pas m'y prendre pour me gagner les cœurs... Voyons, expliquez-vous?... j'ai beaucoup d'affaires à terminer aujourd'hui.

GUSTAVE, allant à Rimbert *.

Nous voulions vous parler d'un mariage.

RIMBERT.

D'un mariage?... duquel?

PALMYRE, de même **.

Duquel!... à coup sûr, ce n'est pas du mien... qui est-ce qui voudrait épouser une femme de mon âge, de ma tournure, de ma figure.

RIMBERT, à part, ayant l'air de travailler.

Je déteste cette fausse modestie... elle ne cesse de parler de ses imperfections auxquelles elle ne croit certainement pas. (Haut) Alors ce n'est pas vous qui voulez vous marier, mademoiselle Palmyre?

PALMYRE.

Oh! mon Dieu, non. (A part.) Il ne comprend rien, ou plutôt il fait semblant de ne rien comprendre... Oh! le vilain homme! où la fortune va-t-elle se nicher?

RIMBERT.

Alors c'est monsieur Gustave qui veut se marier avec?...

AUGUSTINE.

Avec moi.

RIMBERT.

Ah!... et mon ami Bernard, votre père, connaît-il ces beaux projets?

AUGUSTINE.

Oui, Monsieur.

RIMBERT.

Il les approuve?

AUGUSTINE.

Oui, Monsieur.

RIMBERT.

C'est différent... nous en causerons.

FRANÇOIS, à part.

Ça signifie qu'il refuse... Je m'en vas, parce que je lui dirais son fait, moi. (Il remonte au fond.)

RIMBERT, au moment où François est prêt à sortir.

François!

FRANÇOIS, s'avançant.

Monsieur ***!

* Palmyre, François, Augustine.
** Palmyre, François, au fond, Rimbert, Gustave, Augustine.

* Rimbert, Palmyre, Gustave, Augustine, François.
** Rimbert, Gustave, Palmyre, Augustine, François.
*** Rimbert, Gustave, Palmyre, Augustine, François.

RIMBERT.

J'ai des reproches à vous faire sur votre service. (Gustave s'assied à droite.)

FRANÇOIS.

Des reproches à moi, François!... c'est impossible... on m'aura calomnié? Et si monsieur Bernard, ce bon, cet excellent monsieur Bernard était là, il pourrait dire s'il a à se plaindre de moi, lui!

RIMBERT.

Je sais que mon ami est trop bon, trop indulgent pour vous.

FRANÇOIS.

Il me rend justice, voilà tout, et (Bernard parait au fond.) justement le voilà! vous allez voir. Monsieur Bernard, avez-vous à vous plaindre de moi, dites?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD, à François*.

Moi, mon garçon, du tout; je suis content de ton service; d'abord je suis si facile à servir, je fais tout moi-même.

FRANÇOIS.

Je le sais bien; c'est pour cela que je ne dérange jamais rien chez vous.

RIMBERT.

Bernard veut vous excuser, mais je sais à quoi m'en tenir sur vous... je ne veux pas vous mettre à la porte, parce que vous ne pourriez pas trouver de maître capable de supporter vos défauts; aussi, je vous garde. Seulement, je vous dispense de tout travail; venez manger ici et recevoir vos gages; voilà tout ce que j'exige de vous, au moins le ferez-vous?

FRANÇOIS.

Monsieur, vous croyez que moi... oh! je... jamais, par exemple! Vous m'humiliez... on ne doit pas humilier un homme... j'accepte... mais je travaillerai comme un nègre... on dit qu'ils ne travaillent pas non plus... je chercherai une autre comparaison... Oui, Monsieur, je me vengerai de cette humiliation en faisant à moi seul toute la besogne de la maison.

BERNARD.

Pauvre garçon! ça me fait de la peine...

FRANÇOIS.

Oh! oui, je vous connais, vous... vous savez apprécier les hommes... vous me connaissez, vous... je vous estime, vous... voilà comme il faudrait des maîtres, vous.

BERNARD.

François, de l'indulgence pour ton prochain...

RIMBERT.

Vous m'avez entendu... laissez-nous.

FRANÇOIS, à part, en sortant.

En voilà de la tyrannie!... Oh! il y a des moments où je regrette de ne pas avoir de rentes... oui, il y en a. (Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

PALMYRE, RIMBERT, BERNARD, AUGUSTINE, GUSTAVE.

BERNARD.

A propos, bonjour, Rimbert, ça va bien ce matin?

RIMBERT, se levant.

Pas mal, et toi?

BERNARD.

Comme vous voy... comme tu vois. (à part.) Je ne sais jamais comment lui parler à cet être-là! (Haut.) dis donc, tu as été un peu dur avec ce garçon.

RIMBERT.

Je ne trouve pas... tu y tiens, gardons-le, mais j'aime mieux le payer à ne rien faire que de le garder à faire semblant de travailler; je mets ses gages aux profits et pertes.

AUGUSTINE, bas à Bernard.

Mon père, parlez pour moi.

BERNARD, bas.

Pas à présent, parce que, vois-tu, ça aurait l'air... il pourrait s'imaginer que .. je sais bien qu'il serait convenable de... enfin arrangez ça sans moi.

RIMBERT.

Bernard, j'ai appris que tu voulais marier ta fille.

BERNARD.

Dame!... je . marierais volontiers ma fille et ma sœur.

RIMBERT.

Ah! et ta sœur?

* Rimbert, François, Bernard, Palmyre, Augustine, Gustave

BERNARD.

Oui, par-dessus le marché.

PALMYRE.

Mon frère, disposez de votre fille, vous en avez le droit; mais je vous prie de ne pas vous mêler de ce qui me concerne... je suis majeure.

BERNARD.

Es-tu majeure?

PALMYRE.

Oh! il n'y a pas des siècles.

BERNARD.

Après tout, on n'a que l'âge que l'on parait, n'est-ce pas? on pourrait encore trouver quelqu'un... qui s'accommoderait de cette belle femme-là... Ah! si j'étais riche, je lui donnerais une jolie dot... Je connais quelqu'un qui se mettrait... sur les rangs... le contre-maître de ta fabrique me disait dernièrement... monsieur Bernard, votre sœur semble me regarder d'un assez bon œil.

RIMBERT.

Ah! le contre-maître... mais parlons du plus pressé; voyons, tu veux marier ta fille avec monsieur Gustave, mon secrétaire... mais il n'a qu'une place précaire. Je pourrais donner une dot à ta fille; mais ils sont bien jeunes. Les fortunes se perdent facilement... puis l'amour s'en va quand on est ruiné... on se sépare... on est malheureux... voilà pourquoi je suis d'avis d'ajourner ce mariage... ai-je raison?

BERNARD.

Tu es le maître d'agir comme bon te semble... ta fortune t'appartient... nous savons trop ce que nous te devons tous .. nous sommes tous reconnaissants... notre gratitude... notre...

RIMBERT, haussant les épaules.

Bernard! tu es un imbécile!... (Fausse sortie.)

BERNARD.

Mais Rimbert?

RIMBERT.

Un imbécile. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

PALMYRE, BERNARD, AUGUSTINE, GUSTAVE.

BERNARD, à Rimbert.

Dis donc... merci!... eh bien! il ne me l'envoie pas dire... il y a des gens qui prennent des mitaines pour vous dire leur façon de penser.

PALMYRE.

Il a l'aplomb que lui donne son immense fortune.

AUGUSTINE.

Voilà notre mariage bien éloigné.

GUSTAVE.

Pourquoi cela? s'il dépend de moi de le hâter par mon travail et mon application.

PALMYRE.

Pauvre jeune homme! ne voyez-vous pas que c'est un prétexte pour ne pas tirer d'argent de sa poche.

BERNARD.

Vous avez tort tous de l'accuser!.. est-ce qu'il n'a pas fait beaucoup pour moi, pour ma famille? Je sais bien que je le connais depuis son enfance, que nous ne nous sommes jamais quittés, et que cet héritage qui lui vient de notre ancien associé pouvait tout aussi bien me revenir... Ah! mes pauvres enfants! si j'étais riche!... ce n'est pas pour moi que je le désire, grand Dieu! je suis content de mon sort... j'aime le travail... je n'ai aucun goût dispendieux... je me trouve bien comme je suis... je me plais... je m'aime... (Il va à la glace.) et quand je me regarde à la glace, je me dis. . Eh bien! voilà une figure qui me plait. Ah! mes amis, si je désire la richesse, c'est pour faire votre bonheur à tous... Mais non, je suis pauvre... Ah! je n'ai jamais eu de chance, moi, tandis qu'il y en a... Oh! ce n'est pas pour Rimbert que je dis cela .. c'est un cœur excellent, un ami dévoué, une âme pure, mais...

PALMYRE.

Mais... voilà le mais... c'est un égoïste qui ne pense qu'à lui. S'il nous fait un peu de bien, c'est pour avoir notre société... il est brutal avec le beau sexe... il ne sait pas distinguer une jolie femme d'une laide. On a beau lui adresser un gracieux sourire, il vous glace avec son visage de Crésus.

BERNARD.

Le fait est qu'il a quelque chose d'imposant... il me semble que je fais des cuirs quand je lui parle.

GUSTAVE.

Et moi aussi.

BERNARD.

Toi aussi... tu vois...

AUGUSTINE.

Cependant, mon père, il est bien bon pour nous. Sans lui, nous serions dans une position plus que médiocre. Aussi, lui devons-nous de la reconnaissance.

BERNARD.

Comment ! si nous lui devons de la reconnaissance !.. c'est-à-dire que nous devons baiser la trace de ses pas... C'est au figuré que l'on dit ça... parce que si l'on prenait cela au pied de la lettre, on serait exposé à des choses désagréables... c'est notre bienfaiteur, après tout.

TOUS.

C'est vrai.

BERNARD.

Et nous devons le bénir, quoiqu'il ne fasse pas encore tout ce qu'il pourrait.

PALMYRE.

Dame !.. on n'est pas des ingrats, parbleu !

BERNARD.

Des ingrats ! allons donc !.. mais une fois la justice rendue au bienfaiteur, on peut bien dire sa façon de penser... Il me donne six mille francs de pension, c'est vrai... c'est gentil !... mais, dans sa position, moi, père de famille, et lui garçon, car il est garçon... et il n'épouserait pas ma sœur qui l'aime.

PALMYRE.

Moi !

BERNARD.

Eh ! oui ! mais il ne veut pas de toi, parce que tu es pauvre... Il va chercher un prétexte pour s'opposer au mariage d'Augustine, parce qu'il ne veut pas donner de dot, comme il l'avait promis.

GUSTAVE.

Je n'en demande pas.

BERNARD.

Oui ; mais il l'a promis, et il lui est désagréable de manquer à sa parole, parce qu'après tout c'est un homme d'honneur que j'estime et que j'aime, et celui qui, devant moi, se permettrait d'en dire du mal, trouverait à qui parler. Car enfin, rien ne le force à nous faire du bien... il pourrait, je le sais, y mettre plus de grâce, moins de sécheresse... moins de dureté... moins de forfanterie... mais c'est égal, n'est-ce pas, mes enfants, nous n'en avons pas moins pour lui beaucoup de reconnaissance ?

TOUS.

Oui, beaucoup de reconnaissance.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, entrant par le fond *.

Je mets à profit ses injonctions.. En voilà un particulier étonnant, qui s'imagine avoir trouvé quelque chose de nouveau en me disant de ne pas travailler... Mais je remarque que depuis que je suis ici, je n'ai fait que cela, et il a cru que... Ah ! je t'avais devancé, mon bonhomme.

BERNARD.

Nous, mes enfants, tous à notre travail, car notre bienfaiteur ne nous paie pas pour ne rien faire, nous ne sommes pas encore arrivés à la disgrâce de François. (Ils se réunissent tous.)

FRANÇOIS, à part **.

Ils vont s'occuper. Oh ! le travail est un crime... ça use le corps et l'âme ; ça tire la figure... j'aime mieux me livrer à mes réflexions. (Il s'assied.)

ENSEMBLE.

Air de *Changé en nourrice*.

BERNARD, GUSTAVE, PALMYRE, AUGUSTINE.

Fuyons un repos condamnable !
Allons ! partons tous au travail !
Pour l'homme vraiment raisonnable,
Ce n'est point un épouvantail.

FRANÇOIS.

Non, mon goût n'est pas condamnable,
Le corps s'use par le travail ;
Aussi, pour être raisonnable,
D'oisiveté je prends un bail.

* Palmyre, Bernard, François, Augustine, Gustave.
** Palmyre, Bernard, Augustine, Gustave, François.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RIMBERT.

(Rimbert entre pendant l'ensemble.)

BERNARD, l'apercevant *.

Excuse-nous, mon cher Rimbert, nous avons peut-être perdu un peu notre temps, mais nous saurons le réparer par notre zèle, notre activité... J'ai fait entendre raison à ces jeunes gens. Ils sont amoureux... Eh ! mon Dieu ! l'amour qu'est-ce que cela ?

FRANÇOIS.

Il y a une chanson là-dessus : l'amour qu'est-ce que c'est que ça ?

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Fuyons un repos condamnable, etc.

(Ils sortent tous par le fond.)

SCÈNE IX.

RIMBERT, seul.

Seul !... sans famille !... héritier par hasard d'une grande fortune... je partage avec mon ami et les siens mon bien-être, toutefois avec discernement... J'espérais conquérir ainsi une affection dont je ne puis me passer. Eh bien ! non... c'est tout au plus s'ils ne me détestent pas... Ah ! je voudrais au prix de toute cette fortune qui m'ennuie et me fatigue... (Il s'assied au bureau.) Si je pouvais trouver un moyen... doubler la pension que je fais à Bernard... demander sa sœur en mariage... si toutefois elle veut de moi... doter richement sa fille et lui laisser épouser Gustave... on me bénira pendant quinze jours... et puis après les criailleries et les mauvaises figures recommenceront.

SCÈNE X.

RIMBERT, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, entrant par le fond.

Monsieur, je vous apporte une lettre.

RIMBERT.

C'est bien !

FRANÇOIS.

Je vous fais remarquer que je vous apporte une lettre, et je n'y suis pas forcé.

RIMBERT.

Vous faut-il une indemnité ? (Il lui donne cinquante centimes.)

FRANÇOIS.

Par exemple !... je la prends... (A part.) Dix sous !... m'humilie-t-il assez !.. C'est égal, il n'aura pas le dernier. (Il met la pièce dans sa poche.) Je retourne à mon oisiveté. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

RIMBERT, seul.

Ah ! une lettre de mon notaire... (Il lit.) « Monsieur, avec un « tout autre homme que vous, je prendrais plus de ménagements « pour lui annoncer la triste nouvelle dont je suis le messager... « les biens dont vous jouissez ne vous appartiennent pas, vous « êtes ruiné... » (Il se lève.) Ruiné... ruiné... que deviendront ceux qui ne vivent que par moi, Bernard, sa famille et mes malheureux ouvriers ? C'est tout au plus si j'ai la force de continuer. (Lisant.) « Mais je connais la fermeté de votre caractère. » (Parlé.) S'il ne s'agissait que de moi, mes regrets seraient promptement calmés. Poursuivons. « Le testament que monsieur Deversy a « fait en votre faveur est entièrement détruit par un autre tes- « tament olographe que j'avais entre les mains, sous un pli ca- « cheté, que je ne devais ouvrir, d'après l'ordre du testateur, « qu'un an après son décès... Hier, l'année était révolue, et « c'est Bernard qui se trouve héritier en votre lieu et place. » (Parlé.) Bernard ! mon ami Bernard !... je suis tranquille sur le sort de cette famille... Il y aura plus de bonheur dans cette maison... (Il sonne.) Moi, j'étais trop dur, trop sec... Dieu m'avait donné cette richesse, il me l'ôte, tout est peut-être pour le mieux.

SCÈNE XII.

FRANÇOIS, RIMBERT.

FRANÇOIS, entrant par le fond.

Je daigne répondre à ce coup de sonnette, et pourtant j'ai le droit de faire la sourde oreille. Que veut Monsieur ?

* Palmyre, Bernard, Rimbert, Augustine, Gustave, François.

RIMBERT, *préoccupé.*

Priez Bernard de venir me parler.

FRANÇOIS.

C'est un ordre... Monsieur me donne des ordres! (*Avec affectation.*) J'obéis... je ferai remarquer à Monsieur qu'il m'ordonne... c'est lui qui renverse nos con[illegible]

RIMBE[illegible]

C'est juste, j'y vais moi-mê[illegible] [illegible])

FRA[illegible]

Je ne dis pas ça pour cela... c'est une simple observation. (*Rimbert retourne au bureau*.*) Il est vexé d'être dans son tort... voilà bien les maîtres!... Décidément les domestiques leur sont supérieurs!.. N'abusons pas de mes avantages... prévenons le bon Bernard que monsieur Rimbert le demande... obéissons au maître... il est riche... il est cossu... ployons... (*Apercevant Bernard qui passe au fond.*) Voici monsieur Bernard... (*A Bernard.*) Monsieur Rimbert vous demande... (*Il sort par le fond et Bernard entre.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BERNARD. *Il a des manches de travail.*

BERNARD.

Tu me fais demander?... je vous demande pardon... mais... la besogne avant tout... quand on est bien payé, il faut travailler de même.

RIMBERT, *lui indiquant une chaise.*

Oui, mon ami, assieds-toi... plus près... encore plus près... (*Bernard s'assied.*)

BERNARD, *à part.*

Qu'est-ce qu'il y a?...

RIMBERT.

Je connais ton zèle, ton ardeur... peut-être trouves-tu que je ne les paie pas comme tu le mérites.

BERNARD, *piqué.*

Je ne me suis jamais plaint.

RIMBERT.

Mais, voyons, franchement, au fond du cœur, n'as-tu pas condamné quelquefois ma stricte économie à ton égard.

BERNARD.

Moi?... oh! (*A part.*) On lui aura fait des rapports. (*Haut.*) Non, j'ai dit... j'ai quelquefois hasardé de dire... Après ça, vous êtes le maître de votre fortune, puisqu'elle vous a été léguée par notre associé.

RIMBERT.

Ne t'a-t-il pas semblé injuste qu'il ait fait son testament si exclusivement en ma faveur, hein? voyons, réponds.

BERNARD.

Mon Dieu! (*A part.*) C'est sûr... on a cancanné... j'ai tort de parler devant tout le monde. (*Haut.*) J'ai pensé que certainement... après cela, il avait le droit d'agir comme bon lui semblait... ce qui est fait... je m'y suis résigné... mais à propos de quoi m'adressez-vous ces reproches?

RIMBERT, *avec bonté.*

Je ne t'adresse pas de reproches, mon ami, car, en ce moment, au contraire, j'ai plus que jamais besoin de ton amitié et de ton indulgence; je suis à la tête de quarante mille livres de rentes...

BERNARD, *à part.*

Quelle fortune! (*Haut.*) Je ne vous demande pas de comptes. (*A part.*) Quelle forfanterie de venir étaler devant un pauvre diable comme moi.

RIMBERT.

Je suis le gérant de cette usine, qui, dans ce moment, rapporte peu de chose : mais en la réformant, je mettrais plusieurs familles d'ouvriers dans la misère. J'ai cru de mon devoir de la maintenir; d'ailleurs, cela me procurait le moyen de vous donner des places... à toi... à ta sœur... et à ton futur gendre.

BERNARD.

C'est cela, tu nous fais du bien sans écorner ta fortune personnelle. (*A part.*) C'est adroit.

RIMBERT.

Mon intention était de donner dans quelque temps cinquante mille francs de dot à ta fille.

BERNARD.

Oui, et tu recules le mariage indéfiniment.

RIMBERT.

Achève.

BERNARD, *hésitant.*

Non... je dis... tu recules indéfiniment pour ne pas te découvrir tout de suite d'une somme énorme.

RIMBERT, *se levant, ensuite Bernard.*

C'est ainsi que tu me juges, Bernard... que vous me jugez tous ici... oh! j'ai lu dans vos cœurs, je suis un avare, un égoïste... Eh bien! le peu que j'ai fait, je devrais encore me le reprocher, car, cette fortune dont je suis le dispensateur depuis un an, ne m'appartient pas...

BERNARD, *effrayé.*

Oh! mon Dieu!... et nous... Ah! mon pauvre ami!

RIMBERT, *lui donnant la lettre.*

Tiens! prends connaissance de cette lettre.

BERNARD, *lisant*.*

Air des *Filles de marbre.*

Que vois-je, à moi la richesse?
Je succombe, je le sens,
A la délirante ivresse
Qui s'empare de mes sens.
Ce n'est pas une chimère,
Je suis riche, riche, moi
Qui jadis, dans la misère,
Du sort subissais la loi.
Trop longtemps, dans la misère,
Du sort j'ai subi la loi.
A moi cet or!
Non! je n'y puis croire encor.

([illegible].) Des rentes... n'est-ce pas?... des propriétés?... tout cela [illegible] clair... liquide... sans contestation... ce n'est pas un [illegible] mal de me tromper, vois-tu?...

[illegible], *l'observant, a pris sur le bureau des papiers qu'il donne* [illegible] *à Bernard.*

Mais non, mon ami, voici le compte de ce que j'ai dépensé pendant ma gestion involontaire... tu m'adresseras sans doute des reproches d'avoir usé avec tant de modération de ces biens, dont ton cœur disposera sans doute avec plus de générosité.

BERNARD, *distrait.*

Oui... oui... A combien évalues-tu ton re[illegible]? mon revenu, veux-je dire?... mon revenu, ma fortune, mes r[illegible]!... quatre-vingt mille livres... de rentes, n'est-ce pas?

RIMBERT, *souriant.*

Quarante .. non, quarante seulement.

BERNARD.

Ah! quarante...

RIMBERT, *lui donnant un papier.*

Tiens, regarde, voici le résumé des rapports de tes maisons, de tes fermes.

BERNARD.

Mes maisons, mes fermes! quarante... c'est un compte un peu... soixante me semblent plus ronds... après cela, en augmentant les loyers, en faisant valoir avec plus de soin... et puis cette usine... ses bénéfices...

RIMBERT.

Sont presque nuls... je te l'ai dit... il faut conserver les ouvriers, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de travail dans ce moment.

BERNARD.

Oh! oui!... Ah!... après ça... entretenir la paresse, c'est peut-être dangereux... hein?... en vendant, en liquidant, on trouverait peut-être à se débarrasser avantageusement de cette maison onéreuse... hein?

RIMBERT.

Mais que de familles sans pain!

BERNARD.

Je sais bien, c'est une considération; mais enfin, au bout du compte, je n'ai que cinquante mille livres de rentes.

RIMBERT.

Quarante...

BERNARD.

Quarante?...

RIMBERT.

C'est une fortune magnifique, et qui peut donner à celui qui la possède l'occasion de faire beaucoup de bien.

BERNARD.

Oh! oui! c'est ainsi que je veux agir; je veux imiter ta conduite sublime, tu as été pour moi et les miens un père, plus qu'un frère; il y a des frères qui n'y vont pas si vite... il est vrai que cela ne t'appartenait pas; enfin, tu le croyais... il faut être bien sûr que cela soit à vous pour avoir la main si large; car, au bout du compte. . cet avoir n'est que de... combien?

RIMBERT.

Quarante mille livres de rentes.

BERNARD, *à part.*

On croit cela immense, quarante mille livres.

RIMBERT.

Tu peux mettre tout sur un pied plus étendu.

* Rimbert, François.

* Bernard, Rimbert.

BERNARD.

Oui... sur un pied... ça va sans dire.

RIMBERT.

Je vais prévenir ta famille de ton bonheur.

BERNARD.

N'en dis pas plus qu'il n'y en a, pour ne pas leur donner trop d'orgueil tout de suite.

Air : *O Dieu des flibustiers* (Sirène.)

BERNARD.

Ne vas pas sans raison
Vanter mon opulence,
Évitons, par prudence,
De l'orgueil le poison.

RIMBERT.

Je n' veux pas sans raison
Vanter ton opulence,
Je connais à l'avance
De l'orgueil la poison.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

BERNARD, seul; il se promène, regarde partout, touche les cartons.

A moi... à moi tout cela... je possède!... je suis riche... moi qui, toute ma vie, ai végété dans la dépendance, dans la [illegible] et le malaise que donne la pauvreté... A présent je puis prendre bruyamment ma place sur la terre, respirer à pleins poumons l'air qui circule... j'en ai le droit .. j'ai quarante mille livres de rentes... (Il s'assied.) C'est drôle, je m'étais figuré un chiffre plus fort... Enfin!... je n'ai que quarante mille livres de... (Il se lève.) Voyons!... je donne à ma fille... deux cent mille francs; il me reste... Ah! bigre!... à ma sœur qui veut s'établir, cent mille francs... deux cents et cent, ça fait... ah! sacrelotte!... et Rimbert... combien me donnait-il? six mille francs de traitement. . Comment il me donnait tant que cela!... mais il a moins besoin que moi... il se contentera de quatre... ou trois mille... je n'exigerai pas de lui le travail que je faisais dans les bureaux... il ne le pourrait pas... cependant il faudra qu'il s'occupe, je ne peux pas faire tout tout seul, et si je lui donne cent louis de traitement... ma sœur... à quoi bon la marier... elle n'est plus jeune... qui sait si cela ferait son bonheur... Quant à ma fille... eh bien! je me découvrirai de cent cinquante mille francs... ou plutôt de cent mille tout rond... Une dot... voilà bien les hommes!... tous avides... il faut qu'un pauvre père se dépouille.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Et remarquez bien que ma fille
Est aimable, sage et gentille,
Qu'avec sa beauté, ses vertus,
Elle peut se passer d'écus.
C'est décidé, je veux qu'on aime
Augustine pour elle-même;
Pour son bien je dois résister
A mon désir de la doter,
Non, je ne dois pas la doter.

Il m'en coûte beaucoup pour me faire cette violence; mais le bonheur de ma fille... avant tout.

SCÈNE XV.

AUGUSTINE, BERNARD, PALMYRE, GUSTAVE, puis RIMBERT.

PALMYRE.

Comment est-il possible! mon frère, c'est toi qui est possesseur de cette immense fortune.

BERNARD.

Immense... c'est une belle fortune... c'est une fortune... c'est un bien être... un morceau de pain... (Mouvement de tous.) J'ai quelque chose, certainement.... Comme on exagère, pourtant.

GUSTAVE.

Monsieur Bernard, combien vous devez vous trouver heureux de pouvoir satisfaire les nobles élans de votre cœur.

BERNARD.

Ah! mon cœur a des élans... Oui, oui, il s'élance certainement... je ne sais pas trop de quel côté, mais il s'élance. (Ici paraît au fond Rimbert.)

AUGUSTINE.

Je n'ose vraiment me réjouir en pensant que votre bonheur ne peut s'accomplir qu'au détriment de celui de notre bon ami monsieur Rimbert.

RIMBERT *.

Oh! je suis tranquille sur mon sort, votre père n'est-il pas là.

* Rimbert, Augustine, Bernard, Palmyre, Gustave.

BERNARD.

Hein?

RIMBERT.

Je dis, tu es là.

TOUS.

Oui, monsieur Bernard est là.

BERNARD.

Parbleu! je suis [illegible] toujours là.

RIMBERT.

Ce bon Bernard, lui, le meilleur des hommes.

TOUS.

Oh! oui.

BERNARD.

Oh! oui. (A part.) Comme on tire à boulets rouges sur les capitalistes!

RIMBERT, vivement *.

Mais pas de faiblesse.. tu as le caractère un peu facile. . je te conseille d'imiter ma modération, quand je me croyais maître de tes capitaux.

BERNARD.

Oui, votre modération... vous étiez d'une modération (à part) peu modérée. (Haut.) On voyait bien que ça ne lui appartenait pas, du train dont il y allait.

RIMBERT.

C'est vrai... un pressentiment me retenait... Ah çà, je vais me mettre à la besogne... tu seras indulgent... je n'ai pas ton activité.

BERNARD.

Oui, ça marchera un peu lentement, mais il faudra s'y mettre; vous verrez, mon cher, comme le travail est utile à la santé... Ah! dame! avant d'être riche, je n'engendrais pas la paresse... faites comme moi, mes chers amis. (Il ôte ses manches et les donne à Rimbert; Palmyre semble lui dire que ce n'est pas bien.) Ça ménage les habits... l'économie est la mère de l'abondance.

RIMBERT, souriant.

Maintenant tu peux marier la fille comme tu le désirais.

GUSTAVE.

Croyez, Monsieur, que je justifierai la confiance dont vous m'honorez.

BERNARD.

Certainement, je ne doute pas que vos intentions ne soient bonnes.

PALMYRE.

Dis donc, mon frère.

BERNARD.

Hein?

PALMYRE.

Je te ferai part d'une idée d'établissement pour moi que j'ai depuis longtemps; notre nouvelle position nous permettra peut-être de l'exécuter.

BERNARD.

Vraiment! comment tu tiens... après cela, tu es encore jeune, tu peux attendre... il faut réfléchir.

PALMYRE.

Mais non, je suis pressée d'en finir, après ces enfants, toutefois.

BERNARD.

Oui, on ne peut pas tout faire à la fois.

GUSTAVE, qui a pris plusieurs papiers sur la table **.

J'avais reçu des ordres un peu sévères à l'endroit de quelques débiteurs... votre douceur bien connue, la facilité de votre caractère, vont les rassurer complétement et je vais à l'instant. (Fausse sortie.)

BERNARD, lui prenant les papiers.

Une minute! ne pressons rien... (A lui-même.) Comme ils y vont... voilà bien les gens qui ne connaissent pas le prix de l'argent; ils croient n'en voir jamais la fin. (Haut.) J'ai besoin de réfléchir... d'examiner... Rimbert avait donné des ordres, tu avais donné des ordres!... enfin... de jeter un peu partout le coup d'œil de maître.

Air : *Galop de Sturm.*

Allons! en ce moment je dois me montrer fort,
Ainsi que le mauvais, supportons l'heureux sort!

RIMBERT.

Mais pourquoi donc cet air sérieux et chagrin
Lorsque tu vois enfin
S'embellir ton destin?

BERNARD, avec impatience.

Tout à l'heure nous nous verrons;
A mon retour, nous causerons.

(Il sort par le fon tout en examinant les papiers.)

* Augustine, Rimbert, Bernard, Palmyre, Gustave.
** Augustine, Rimbert, Bernard, Gustave, Palmyre.

ENSEMBLE.

PALMYRE, RIMBERT, GUSTAVE, AUGUSTINE.

Chez Bernard on dirait vraiment
Qu'il s'opéra un grand changement.
Si l'on n'était pas sûr de lui,
On pourrait le craindre aujourd'hui.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

GUSTAVE, AUGUSTINE, RIMBERT, PALMYRE.

RIMBERT, souriant.

Le pauvre Bernard est un peu étourdi de sa nouvelle position, mais dans quelques jours il sera plus calme.

PALMYRE.

Monsieur Rimbert, en vérité, vous supportez votre ruine avec un rare courage.

RIMBERT.

Ma ruine! je ne me crois pas ruiné en voyant mon meilleur ami riche à ma place.

GUSTAVE.

Allons-nous être heureux, ma chère Augustine! comme je vais travailler avec plaisir!..

AUGUSTINE.

Mon Dieu! monsieur Gustave, je n'ose pas encore me livrer à la joie... mon père aurait dû, ce me semble, parler avec plus de précision de notre mariage.

RIMBERT, mettant les manches.

Mademoiselle Palmyre, auriez-vous la bonté de m'attacher mes manches? je suis d'une maladresse.

PALMYRE.

Pauvre monsieur Rimbert, vous n'avez pas encore l'habitude. (Elle les lui attache.)

RIMBERT, à Gustave.

Dites-moi, mon ami, vous m'avez trouvé un peu sévère tantôt?

GUSTAVE.

Non, Monsieur, vous n'avez été que juste; c'est parce que vous m'estimez que vous m'avez cru capable d'écouter le langage de la raison.

RIMBERT.

Et c'est parce que je vous estime que je m'adresse à vous pour vous demander de me guider dans le travail qui me sera dévolu... Depuis un an que je suis riche, j'ai beaucoup perdu.

GUSTAVE.

Reposez-vous sur moi. (Il s'assied au bureau.)

PALMYRE, à part.

A présent qu'il est pauvre je puis lui parler. (Haut.) Monsieur Rimbert, ce que je vais vous dire va peut-être vous paraître un peu singulier, mais les circonstances me permettent d'en agir ainsi... Voyons si une femme passable encore, et ayant une petite fortune s'offrait à vous?

RIMBERT.

Une femme à moi? quand j'étais millionnaire, je n'ai pas su me faire aimer, à présent on doit me haïr.

PALMYRE.

Eh bien! c'est tout le contraire. Monsieur Rimbert, il s'est opéré en vous une transformation extraordinaire.. Vraiment, vous n'êtes pas reconnaissable... je suis d'un âge à ne pas faire la prude... Quand vous étiez barricadé derrière vos sacs d'écus et de louis, vous me déplaisiez presque... Maintenant vous me paraissez un tout autre homme... votre simplicité... votre grandeur... votre résignation au moment où vous perdez tout cela me touche... et si vous vouliez devenir le beau-frère de votre ami...

GUSTAVE, se levant.

C'est ça, nous ferons les deux noces ensemble.

RIMBERT, hésitant.

Mademoiselle Palmyre... je ne puis pas accepter.

PALMYRE, piquée.

Oh! je suis une folle... vous avez eu toujours de l'éloignement pour moi...

RIMBERT.

Bien au contraire, je croyais que vous aviez de l'aversion pour le pauvre Rimbert, et ce que vous me dites là me rendrait bien heureux. Mais on croira que je suis attiré par votre dot.

GUSTAVE.

Ah! mon Dieu! mais j'ai les mêmes craintes.

AUGUSTINE.

Voulez-vous ne pas dire des vilaines choses comme ça!

PALMYRE.

Messieurs, laissez-nous tout arranger.

AUGUSTINE.

Oui, cela nous regarde.

GUSTAVE.

Je me confie à vous.

RIMBERT.

Mademoiselle Palmyre, vous êtes charmante.

PALMYRE.

Et vous, vous gagnez beaucoup à être pauvre.

SCÈNE XVIII.

GUSTAVE, AUGUSTINE, FRANÇOIS, RIMBERT, PALMYRE.

FRANÇOIS, entrant par le fond. Il a son balai, son plumeau, une tête de loup, et des brosses à frotter.

C'est balayé!.. j'en aurai une courbature; mais il le veut, lui, le nouveau propriétaire... Ah! cet excellent monsieur Bernard! en voilà un maître, lui, qui ne vous méprise pas .. un testament calligraphe, qui m'a dit... « Bref, c'est moi qui suis le maître ici... entends-tu... » Topez là que je lui fais, ça m'enchante. Je lui tends la main et il la regarde... Oh! les petites menottes, dit-il, qu'elles sont mignonnes!... Je suis doué d'une main assez délicate... Oh! que nous allons faire venir de durillons à tout ça... Range tout ici, balaye, époussette, frotte, tu peux suffire à toute la besogne; je renverrai tes camarades que ton activité va rendre inutiles... Ce n'est pas comme vous, monsieur Rimbert. M'honore-t-il assez, celui-là?

*Air de l'Écu de six francs**

Enfin, je reprends mes insignes :
Voilà mon balai, mon plumeau!
Je brava vos ordres indignes
Qui m'avaient renversé du haut
De mon emploi, de mon niveau.
Maint'nant je puis lever la tête
Et reprendre ma dignité,
Car en homme je suis traité,
Seul'ment j'ai peur que ça m'embêta.

(Il se débarrasse de ses outils.)

Je vais me reposer, bah! je n'ai plus besoin de me gêner devant vous, vous n'êtes plus rien. (Il s'assied.)

RIMBERT.

Vous vous trompez, mon ami, je suis le représentant de votre maître, et me laisser manquer, ce serait laisser manquer à lui-même. Levez-vous.

FRANÇOIS, se levant.

Eh bien! je vous estime, vous, j'aime ça... je croyais que, parce que vous êtes dégommé, vous seriez devenu un chien couchant... eh bien! ça me va... Ma parole! il me va.

RIMBERT, lui prenant l'oreille.

Vous êtes rempli d'excellentes qualités dont vous ne voulez pas vous servir... cela me regarde, je saurai vous obliger à en faire usage.

FRANÇOIS, lui échappant.

Oh! je ne tiens pas à être parfait.

GUSTAVE.

Mais, songeons un peu à nos mariages.

AUGUSTINE.

Oui, c'est le point essentiel.

PALMYRE.

Mais monsieur Rimbert n'a pas encore donné son consentement.

RIMBERT.

Il y a longtemps que vous auriez dû le deviner, mademoiselle Palmyre.

FRANÇOIS, familièrement.

Qu'est-ce qu'il y a, hein? j'en suis.

RIMBERT.

Mon ami, pour qu'un domestique soit admis comme membre d'une famille, il faut qu'il ait donné des preuves de dévouement bien reconnues.

FRANÇOIS.

J'en donnerai, la! j'en donnerai. (A part.) Je me fourre dans un guêpier, je me condamne aux travaux forcés à perpétuité.

RIMBERT.

Retournons tous à nos besognes respectives.

Air : *Allons! laissons-les en cachette.*

Fuyons un repos condamnable, etc.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD, entre par le fond; il a l'air furieux.

Quel désordre!... quel laisser-aller dans ces ateliers, la for-

* Augustine, Gustave, Bernard, Rimbert, Palmyre, François.

tune de Rotschild n'y tiendrait pas.. Mais qui donc avait la main haute ici?

RIMBERT.

Mais, c'est toi, Bernard.

BERNARD.

Ah! où avais-je donc les yeux?

RIMBERT.

Ouverts sur les intérêts d'un autre.

BERNARD.

Ah! vous voulez dire que maintenant qu'il s'agit de moi, j'y mets plus de soins, de conscience... merci, Rimbert.

FRANÇOIS, satisfait.

C'est bien rangé, j'espère; vous devez être content; je me suis donné du mal.. C'est égal, c'est aujourd'hui mon jour de sortie, et je prendrais volontiers l'air.

BERNARD.

Les jours de sortie, je les supprime.. Ah bien! voilà une duperie dans laquelle je ne donnerai pas. Venez ici t... allons, venez ici...

FRANÇOIS, s'approchant.

Oh! oh! le bon Bernard *...

BERNARD.

Vous allez frotter les pièces d'en haut, balayer les escaliers, ranger les greniers, préparer le bûcher, battre les tapis, nettoyer la voiture, arroser les jardins. Voilà pour la matinée!... après ça...

FRANÇOIS.

Après ça... sacrédienne!... il dit... qu'il veut me traiter en homme, c'est en cheval, c'est en limonier qu'il me mène, monsieur Bernard.

BERNARD.

Allons, ne répliquez pas, (Vivement.) ou je vous mets à la réforme.

FRANÇOIS, à part.

J'aimais mieux mon ancien service!... (En sortant.) Oh! oh! le bon Bernard!... (Il sort par le fond.)

SCÈNE XIX.

GUSTAVE, AUGUSTINE, BERNARD, PALMYRE, RIMBERT.

PALMYRE.

Mon frère, voyons, quitte ton air sérieux, soucieux... nous avons bien des choses à nous dire... tu es riche, très-riche, nous en sommes tous contents. Nous sommes persuadés que cette bonté, cette générosité qui font la base de ton caractère...

BERNARD.

Certainement, je suis bon, généreux.... c'est convenu.... après?...

PALMYRE.

Nous sommes persuadés, dis-je, que nous serons tous heureux; aussi voulons-nous nous dépêcher de fixer nos positions... asseyez-vous, mes amis, et causons en famille. (Rimbert, Palmyre et Augustine prennent chacun une chaise, Gustave reste debout près du bureau. Quant à Bernard, il va pour prendre une chaise, mais il la repose pour prendre un fauteuil dans lequel il s'assied.) Causons de nos mariages.

BERNARD.

De vos mariages?

PALMYRE.

Oui, tu peux bien me donner une centaine de mille francs de dot... monsieur Rimbert se contentera de cela!

BERNARD.

Ah! monsieur Rimbert se contente de cela! Quand vous n'aviez pas de fortune, il ne faisait pas attention à vous... il vous épouse maintenant, la sœur d'un millionnaire lui plaît...

RIMBERT, se levant indigné.

Bernard, tu me connais depuis l'enfance, et tu dois savoir si je fus jamais un homme intéressé.

BERNARD.

Oh! Monsieur, les caractères changent.

RIMBERT.

Je m'en aperçois.

PALMYRE.

C'est moi que cela regarde, et si monsieur Rimbert me convient, si je l'apprécie.

BERNARD.

Ta! ta! ta! vous êtes bien pressée de me quitter, c'est comme ma fille, elle veut aussi se marier.

AUGUSTINE.

Dame! mon père, monsieur Gustave était accueilli par vous, ce matin encore, et je pense qu'il ne peut y avoir rien de changé... qu'il n'a pas démérité en si peu de temps de votre amitié et de votre estime.

BERNARD.

Monsieur Gustave a toujours compté sur l'argent: Rimbert en avait promis.

GUSTAVE.

Ah! Monsieur, si je désirais que mademoiselle Augustine eût une dot, c'est parce que je sentais mon insuffisance à lui procurer le bien-être auquel elle est habituée. Pour moi je ne désire rien.

BERNARD, se levant.

Nous connaissons toutes ces grandes phrases là... parbleu! les riches héritières on les épouse quelquefois sans un sou... elles ont des espérances... Joli mot d'héritier, c'est l'espoir d'enterrer ses oncles, ses tantes, son père, sa mère. (Se levant.) Voilà! Monsieur, voilà!... ce que c'est que des espérances... Oh! mais je ne suis pas dupe... je n'aime pas à être exploité, j'agirai comme bon me semblera. (Tout le monde se lève.)

PALMYRE.

Monsieur Rimbert, m'aimez-vous assez pour m'épouser sans argent.

RIMBERT.

J'espère que vous n'en doutez pas...

PALMYRE.

Voici ma main, j'ai le droit d'en disposer, adieu, mon frère, c'est moi qui vous quitte, mais c'est vous qui cessez de m'aimer; partons, monsieur Rimbert. (Elle remonte.)

RIMBERT.

Adieu, Bernard... je viendrai prendre tes ordres pour te rendre compte de tes biens... cela me fera de la peine de ne plus te voir tous les jours comme autrefois; mais tu es riche, tu auras d'autres amis. Je te les souhaite aussi sincères, aussi dévoués que ceux que tu vas perdre. (Ils sortent par le fond, Gustave les accompagne jusqu'à la porte.)

BERNARD.

Je ne vous renvoie pas... voyez-vous les mauvaises têtes!... ce sont eux qui veulent partir, ils vont dire que je les chasse... oh les ingrats! les ingrats!...

GUSTAVE, à Bernard *.

Monsieur, vous avez calomnié mon amour en m'accusant de cupidité. Tout autre que le père de mademoiselle Augustine ne m'aurait pas impunément adressé de semblables paroles...

BERNARD.

Il me menace à présent!

AUGUSTINE.

Monsieur Gustave!

GUSTAVE.

Prononcées par vous, elles me sont d'autant plus pénibles, qu'elles étaient imprévues... Je me retire donc, Monsieur, en faisant des vœux pour que vous trouviez un jour un gendre aussi désintéressé que moi. Adieu, mademoiselle Augustine.

AUGUSTINE.

Adieu, monsieur Gustave. (Fausse sortie.)

BERNARD.

Mais je ne vous ai pas dit .. (Gustave revient sur ses pas.) Après cela, vous avez raison de chercher à vous faire un bien-être par vous-même, comme le disait Rimbert, c'était son avis..... Si quelques fonds vous étaient nécessaires, je puis vous les offrir.

GUSTAVE.

Non, Monsieur, je n'ai besoin que d'affection et d'amitié, et ce sont des avances très-difficiles à trouver. (Il salue et sort par le fond.)

BERNARD, à sa fille **.

Et toi tu ne me quittes pas?...

AUGUSTINE, pleurant.

Non, mon père, il est de mon devoir de rester auprès de vous tant que vous le voudrez.

BERNARD.

C'est cela! reste avec moi, je te trouverai un mari riche, très-riche... Quand on est jeune, on ne connaît pas le prix de la fortune, on se laisse aller aux sentiments romanesques... Tout cela passe, ma fille... laisse-moi te conduire, et un jour tu me remercieras.

AUGUSTINE.

Mon père, si jamais j'avais désiré la richesse, dans ce moment je m'en repentirais et je regretterais bien ma pauvreté. (Elle sort par le fond.)

** Gustave, Augustine, Bernard, François, Rimbert, Palmyre.

* Augustine, Gustave, Bernard.

** Augustine, Bernard.

SCÈNE XXI.

BERNARD, *seul.*

Que le monde est corrompu !.. sont-ils tous assez déchaînés contre moi; oh! les vilaines gens, les égoïstes! C'est à s'enfermer dans un désert.

Air de *Vadé.*

Humanité, je te méprise,
Oui, je t'exècre, je te hais!
Je ne ferai pas la sottise
D'aller prodiguer mes bienfaits
A tous ces gens-là que je hais.
L'ingratitude est un grand vice,
Je veux l'extirper d'ici-bas,
Et pour ne pas faire d'ingrats,
(Un temps.)
Je ne rendrai jamais service.

SCÈNE XXII.

FRANÇOIS, BERNARD.

FRANÇOIS, *entrant du fond.*

Monsieur, de la part de Mademoiselle. (*Il lui donne une lettre.*)

BERNARD.

Comment de ma fille! qu'est-ce qu'elle m'écrit?

FRANÇOIS.

Ah! je ne m'immisce pas dans les secrets de famille; j'aurais pu avoir cette légèreté, autrefois, quand vous nous disiez : Ah! mes enfants, si j'étais ri...

BERNARD.

Tais-toi!

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur, quand tout le monde ici vous chérissait.

BERNARD.

Tais-toi *!

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur, je poursuis, quand mademoiselle Augustine était la fille du bon Bernard... comme on vous nommait... car on vous nommait le bon Bernard.

BERNARD, *avec humeur.*

Te tairas-tu?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur, j'achève, ça vous vexe... ça ne vous va pas qu'on vous traite de bon Bernard, ça se passe déjà. (*Il va au fond.*)

BERNARD, *lisant.*

« Mon père, je ne me sens pas faite pour vivre dans un luxe et une position à laquelle vous ne m'avez pas habituée; je ne suis pas née pour le grand monde où vous allez briller désormais... Je vous demande la permission de rentrer dans le convent où j'ai été élevée, je me sens entraînée vers la vie religieuse; j'espère que vous ne vous opposerez pas à une vocation impérieuse... » Elle aussi! elle me déteste!...

FRANÇOIS.

Monsieur... (*Il va à la fenêtre.*) Oui, oui, le temps de faire mon paquet et je suis à vous...

BERNARD.

Où est Rimbert?... où est ma sœur?...

FRANÇOIS.

Ils emballent, Monsieur, ils emballent... Ah! j'oubliais, je vous donne votre compte, je vous renvoie, c'est-à-dire, que je me renvoie...

BERNARD.

Eh bien! va-t-en à tous les diables. (*Il s'assied à droite* **.)

FRANÇOIS.

Oh?! J'ai une autre destination; quand on sait travailler comme vous m'y avez habitué... depuis un quart d'heure... Je m'en vais avec les autres; je file...

Air de *Préville.*

Je n' vous d'mand' pas même un certificat;
J'ai, Dieu merci! pour moi ma bonne mine,
Je suis... honnêt', spirituel, délicat,
J'ai quelqu' défauts, c'est vrai, mais chez moi l' bien domine.
Tant pis, Monsieur, si cela vous déplaît,
Moi, je vous cite un dicton sans réplique :
Aux qualités qu'on veut dans un valet
Quel maîtr' ! pourrait devenir domestique.

BERNARD, *se levant.*

Insolent!

* Bernard, François.
** François, Bernard.

FRANÇOIS.

Ces familiarités sont intempestives... je ne suis plus votre domestique, je suis en ce moment votre serviteur de tout mon cœur... (*En sortant.*) Chargez les malles. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XXIII.

BERNARD, *seul, et fermant les portes.*

Eh bien! allez-vous-en tous... Je les trouve charmants... Ils croient que j'ai besoin d'eux... avec leurs affreux caractères... les garder avec moi, des ennemis!... car ce sont mes ennemis, ces ouvriers que je paie à ne rien faire; c'est comme si ils ne faisaient rien, puisque leur travail ne me rapporte aucun bénéfice. Eh bien! je les chasse, oui .. mes débiteurs qui ne veulent pas me payer, je les poursuivrai... Rimbert, ma sœur, me haïssent, eh bien! je me passerai deux... ma fille, même, veut me fuir, et jusqu'à ce misérable valet qui me brave!... Allons! c'est dit... maison nette... je resterai seul. (*Il rit.*) Oui, me voilà seul... tout seul... je m'aimerai, moi, j'ai de l'argent, je puis me passer de tout le monde; j'aurai une voiture pour moi seul, un hôtel magnifique, immense, pour moi seul; je chercherai, si par hasard je n'ai pas un titre. Pourquoi ne suis-je pas comte, baron, marquis?... j'ai sur la figure l'empreinte de la noblesse. (*Il va se regarder à la glace.*) Hein! qu'est-ce que c'est que ce visage-là... je n'ai pas l'avantage de connaître?... Eh! mais... mon Dieu!... moi! est-ce que c'est moi? je suis laid! Quel changement s'est opéré en moi?... Bernard!... réponds! je me regarde et je ne me reconnais plus... je me parle, ce n'est plus ma voix... mes traits sont bouleversés, mes yeux caves et furieux... mon organe bref et strident... mon cœur agité, dévoré de désirs qu'il ne s'avouerait jamais... je ne suis plus ce Bernard qui se plaisait tant à lui-même... A mon tour je veux faire comme les autres... je veux m'en aller... oui... je pars, le Bernard riche chasse le Bernard pauvre qui lui faisait des reproches... (*Avec égarement.*) Oh! attendez-moi! mes amis! mes enfants, laissons ce méchant homme; vous voyez bien qu'il ne veut pas autour de lui ce qui est bon, aimant, honnête... laissons-le tout seul au milieu de ses sacs d'or, qu'il s'engorge, qu'il s'en gave... Va! va! en Californie... va gratter les mines d'or avec tes ongles, enterre-toi dans un placer. Venez, mes amis... Rimbert, Augustine, ma sœur! (*Il tombe dans un fauteuil près de la porte. — Ils entrent tous.*)

SCÈNE XXIV.

RIMBERT, PALMYRE, BERNARD, AUGUSTINE ET GUSTAVE, *sur le seuil.*

RIMBERT, *tenant un papier.*

Monsieur Bernard, voici l'expédition du testament olographe qui vous assure la fortune de notre associé.

BERNARD, *égaré, prenant le papier.*

Oui, cette fortune dont il fait si bon usage... (*Indiquant la glace.*) Tenez... il est là... donnez-la-lui... prends donc, avare!... (*Il se lève.*)

TOUS.

Oh! mon Dieu!

PALMYRE.

Mon frère!

AUGUSTINE.

Mon père!

BERNARD, *ils l'entourent* *.

Oui, mes amis, mes enfants, entourez-moi. Emmenez la bonne essence qui est en moi; car je vous assure que je suis bon, allez .. Voyez vous, il y a deux êtres en moi... voici le Bernard qui vous aime, qui vous rend tous heureux en consentant aux unions qui doivent faire votre bonheur... Le faux Bernard : avide, sec, dur, ambitieux... il est là! Mais je sais la manière d'immoler ce méchant homme. Ce testament, ce titre qui fait toute sa force, tout son orgueil. (*Se jetant aux genoux de Rimbert.*) Tiens! Rimbert, reprends, reprends cette richesse dont tu sais si bien te servir.

RIMBERT.

C'est impossible! la volonté d'un testateur est sacrée.

BERNARD.

Air de *Teniers.*

Dissipe, ami, cet horrible vertige
Qui de mes sens malgré moi fut vainqueur;
Reprends ces biens, mais reprends-les, te dis-je,
J'ai tant besoin de retrouver mon cœur!
(*Il déchire.*)

* Rimbert, Palmyre, Bernard, Augustine, Gustave.

RIMBERT.

Mais que fais-tu? cette conduite est folle.

BERNARD.

Comme ce roi dont hélas j'eus le sort,
Je veux laver dans les flots du Pactole
Mes doigts flétris par le contact de l'or :
Ces doigts flétris par le contact de l'or.

RIMBERT, qui a ramassé le papier déchiré et l'a lu.

Pauvre Bernard, ton sacrifice n'était pas grand... cette missive du notaire est pour te dire que le testament olographe n'avait aucune valeur; il y manque une formalité importante: la signature du testateur. (Il lui montre la lettre.)

BERNARD, se relevant.

Eh! Alors que le diable vous emporte tous pour m'avoir fait tant de mal inutilement. Au moins vous me rendrez justice; j'étais revenu de moi-même à la raison.

RIMBERT.

En devenant fou.

PALMYRE.

Et nous exécuterons tes ordres. (Elle donne la main à Rimbert.)

BERNARD, à Augustine.

Tu n'iras pas au couvent.

AUGUSTINE.

Avec vous, toujours avec vous.

BERNARD.

La femme doit suivre son mari.

GUSTAVE.

Mais le mari se fera suivre dans les bras de sa famille.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, entrant avec un petit paquet*.

Les ouvriers de la fabrique veulent faire la conduite à monsieur Rimbert, qu'ils accablent de bénédictions, et désirent quitter immédiatement la maison dont il n'est plus le chef... V'lan! voilà ton paquet. (Lui montrant le sien.) Veuillez examiner le mien. Voilà ce que j'ai amassé à la sueur de mon front.

* Rimbert, Palmyre, François, Bernard, Augustine, Gustave.

BERNARD.

Tu restes, imbécile!

FRANÇOIS.

Je reste imbécile .. Je n'accepte pas vos excuses.

BERNARD.

Oui, imbécile, je ne suis plus riche, je ne suis plus le bourgeois... (Désignant Rimbert.) Tiens, le voilà!

FRANÇOIS.

Vrai!... et c'est monsieur Rimbert. Oh! quel bonheur .. (Il va à la fenêtre*.) Dégommé!.. Il n'est plus rien... Vive monsieur Rimbert!..

BERNARD.

Cette ovation est peu flatteuse pour moi; n'importe, je ne dirai plus, si j'étais ri...

TOUS.

Chut!!!

BERNARD.

Air d'*Aristippe*.

Quand je croyais posséder la richesse,
Ma pauvre tête hélas! avait tourné;
Pour la fortune, ici, je le confesse,
Le bon Bernard, amis, n'était pas né.
Dans ses désirs il doit être borné;
Mais cependant n'allez pas, par prudence,
Ce soir, Messieurs, me priver d'un succès;
Non, vos bravos et votre bienveillance
Sont des trésors qui ne gâtent jamais.

CHŒUR.

Air du *Portrait du Diable*.

Plus de tristesse importune,
Puisque tout comble nos vœux,
Convenons que la fortune
Seule, ne rend pas heureux!

* Rimbert, Palmyre, Bernard, Augustine, Gustave, François.